



LA CHRONIQUE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Un peu d'humour dans un océan de noirceur pour cette chronique, avec pour commencer un roman très attendu, *Cool*, le dernier Don Winslow. 2005. Chon, la brute, O la belle, Ben le gentil. Les trois personnages inoubliables de *Savages* quelques années plus tôt (forcément !). Ben fait pousser la meilleure dope de Basse Californie (BC). Chon est son ami inséparable, son frère. Autant Ben est gentil (ce qui ne veut pas dire mou, ou victime attention, Ben a du caractère) autant Chon est ... Pas gentil. O est leur meilleure amie, pas encore leur amante. Quand Chon ne casse pas du terroriste en Truckistan, ils traînent ensemble et regardent les filles sur la plage.

Une langue aussi inventive que dans le roman précédent, une langue déconstruite et pourtant immédiatement intelligible, une langue qui groove, qui swingue (à propos, une fois de plus chapeau bas au traducteur). Un rythme éblouissant, trépidant, en accord total avec le rythme des phrases, qui donne parfois l'impression que l'auteur s'est mis en déséquilibre en haut d'un escalier et qu'il n'a plus d'autre solution que de descendre tout à toute allure, sans jamais s'arrêter sous peine de se vautrer. Une construction brillante, où les pièces du puzzle se mettent en place peu à peu, jusqu'au feu d'artifice final. Le plaisir des aficionados de retrouver, outre Chon, O et Ben et les autres, au détour d'une scène, Frankie Machine ou Bobby Z ... Le chant d'amour à une terre, et le cri de rage devant ce que les hommes lui ont fait subir. Au détour de cet exercice littéraire brillant et parfaitement jubilatoire, la description au scalpel de l'évolution d'une partie de l'Amérique, la disparition des illusions des mouvements intellectuels, rebelles et gauchistes de la fin des années 1960, la mort de tout un idéal, les reniements par fatigue, dégoût, opportunisme, avidité... Donc en plus de nous faire jubiler, Don Winslow nous donne à penser.

Le second roman de cette chronique est islandais et, mais oui, plein d'humour. Il est signé Arni Thorarinnsson, et reprend le personnage d'Einar, journaliste mélancolique et flegmatique du « Journal du soir » de Reykjavik. Il est rappelé à la capitale : il lui faut faire une interview de Olver, un des

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

ALLÔ ? ALAUX ? JEAN-PIERRE ?

JEAN-PIERRE ALAUX est l'un de ces nouveaux auteurs « à la française » dénichés par l'équipe de 10-18 pour enrichir le domaine « Grands détectives ». Né en 1955, homme de radio et de télévision, il a publié une biographie de James Dean et une autre du perchiste Romain Mesnil. Il est surtout connu pour sa série « Le Sang de la Vigne » qu'il publie en collaboration avec NOËL BALEN et qui compte dix-sept volumes chez Fayard. Il raconte dans une interview, qu'au départ, lui et son complice comptaient allier amour du vin et du polar dans une série de scénarios pour les chaînes TV. Mais la peur du « pillage d'idée » les guida à soumettre d'abord l'idée à un éditeur afin d'asseoir le concept grâce au papier. Noël Balen fit le tour des éditeurs et récolta trois propositions. Fayard emporta la mise en demandant un conditionnement de « caisse de bouteilles de vin », soit six romans d'un coup ! BALEN & ALAUX ont donc sorti leurs livres sous des titres réjouissants : Une Bouteille entre deux mers, Sous la Robe de Margaux, Médoc sur ordonnance, Boire et déboires en Val-de-Loire, Cauchemar dans les Côtes de Nuits et leur enquêteur œnologue Benjamin Cooker va désormais apparaître dans une série sur FR3 sous les traits de Pierre Arditi ! Comme quoi le plan était bon.

En sera-t-il pareil avec Séraphin Cantarel, le héros de la série qui compte pour l'instant trois titres chez 10-18 ? JEAN-PIERRE ALAUX, qui est cette fois-ci l'auteur unique, ose y croire puisqu'il déclara à Serge Perraud sur le site k-libre « qu'il ne serait donc pas surprenant que cette nouvelle série soit adaptée en TV à l'horizon 2012 ».

Pourtant, à la lecture, de Et l'Ange de Reims grimaça, troisième opus de la série qui vient de

sortir, on ne peut s'empêcher d'être dubitatif... L'action se situe en juin 1974. Voilà la cathédrale de Reims en effervescence pour l'importante cérémonie d'inauguration des nouveaux vitraux de Chagall en présence de l'artiste lui-même. Mais le cadavre d'une jeune fille habillée en communiant est découvert dans un confessionnal. On l'évacue discrètement tandis que Séraphin Cantarel, Secrétaire d'État aux affaires culturelles et son jeune assistant Théo Trélissac s'installent à la Grenouillère, pension de famille surannée dirigée par un vieux garçon et son acariâtre mère paralysée, pour mettre au point les protections que Chagall demande sur ses vitraux. Là-dessus, le cadavre violé d'un jeune garçon est découvert au sommet d'une tour de la cathédrale tandis qu'Hélène, femme archéologue de Cantarel, vient rejoindre le couple d'enquêteurs. Enquêteurs est un grand mot, ALAUX préfère réunir ses trois comparses pour des badinages sans grand intérêt où il fourre vaille que vaille toute sa documentation, qu'il délaye sur des dizaines de pages, dans un style léger, daté et précieux qui conviendrait plus à une période située entre 1880 et 1920 que dans les années 1970 ! Les personnages sont à l'avenant : une « communiant » empoisonnée, une herboriste pincée, un colonel cochon malgré sa particule, un Quasimodo organiste, une novice secrète, une mère possessive (qui tombe dans l'escalier), le tenancier obèse et à mauvaise haleine de la boutique de la cathédrale (qui meurt d'une attaque). Tous ne sont que des fantoches de passage longuement détaillés, tout comme Chagall, sa femme, l'inspecteur Gayant qualifié de nain, le curé ou le procureur vieux garçon amateur d'art. Ce sont Séraphin et Théo qui règnent en maîtres de l'aimable conversation. On se raconte l'histoire des vitraux, des anges et de la cathédrale, on boit du Vichy fraise, on pimente les récits par des pointes d'humour sexy, on s'offre un tableau d'Henri Martin, on boit des Champagne et diverses liqueurs et on se fout de l'enquête et des morts comme de l'an quarante. On se tue comme dans un pastiche d'Agatha Christie (mais hors cadre) et on ajoute des histoires de parties fines de la bonne société rémoise pour faire plus branché (hélas toujours hors cadre). L'enquête est impossible tant les motivations sont aberrantes quand on les apprend à la fin par l'opération du Saint-Esprit : un tel couchait avec



une telle, tel autre le sut et fit chanter Machine qui lui demanda de tuer les témoins. Tel autre, qui avait déjà tué sa femme, empoisonna la communianta tandis qu'il demandait à Truc de trucider le garçon, (qui en profita pour le violer en sus). Ah misère ! C'est vrai que c'est l'époque des pantalons à pattes d'eph', des cols en pelle à tarte et d'une certaine liberté sexuelle. Alaux déclare d'ailleurs dans la même interview « Il y a certainement chez moi un brin de nostalgie à planter pareil décor au cœur de ses années 1970 où le pompidolisme s'étiole au profit de la 'Nouvelle Société' de Chaban et d'une modernité habilement prônée par Giscard ». On se rappelle en effet la majorité à dix-huit ans, la sortie des films X, l'antipsychiatrie et le règne du Disco. Mais là, il y a comme un dérapage dans le temps. Pourtant, lorsque l'on voit les films bancals que Pascal Thomas tourna avec Catherine Frot et André Dussolier dans les rôles antiques des Beresford d'Agatha Christie (Mon Petit Doigt m'a dit), on se dit que oui, la série d'Alaux a toutes les chances d'être adaptée.

Michel Amelin

L'autre facette de Michel Amelin

Collaborateur de la Tête en Noir depuis 1985 et auteur pour la jeunesse (près de 70 textes parus chez Bayard, Pocket, Lito, Nathan, Rageot etc...), Michel Amelin poursuit son travail sur la fiction et sur la réalité avec ses « Boîtes Judiciaires ». Passionné par l'ambivalence de l'indice, il veut mettre en place une réflexion sur la photographie et l'objet, trouver une voie entre le mot et l'image, sur le dit et le non-dit, sur le secret de famille et surtout sur l'interprétation.

Le concept des boîtes vitrées

Pour Michel Amelin, la boîte vitrée est un réceptacle qui renvoient aux souvenirs des ex-voto, aux boîtes d'entomologie poussiéreuses. À l'intérieur, ne peuvent se trouver que des reliques. Chacune constitue un univers particulier à l'aide d'éléments disposés comme dans un fond de tiroir oublié. Photographies, documents manuscrits, tissus, objets ternis, rouillés, vieilles poupées, insectes, animaux, fourrures, fleurs, bijoux, armes. Il y a une première lecture esthétique. Une légende est collée dessous. C'est une histoire criminelle. Cette légende implique une deuxième lecture de l'intérieur de la boîte par une nouvelle mise en relation de tous les éléments.

Par exemple, la boîte judiciaire n° 27 concerne l'affaire Landru et l'œuvre est constituée de terre, de poupées d'époque, d'une carte



d'origine représentant la maison de Landru à partir du champ d'en face. C'est aussi une réflexion sur le mystère de la disparition des treize victimes attribuées à Landru. Il était impossible de les brûler dans

la fameuse chaudière. De là cette hypothèse du démembrement et de l'enterrement dans le champ.

Indices : fictions et réalités

Chaque photographie, chaque objet, chaque document est authentique et unique. Il est indéniable que, dans notre inconscient, toute photographie est une preuve. Par là même, par glissement, tout objet présenté à côté devient indice réel. Le spectateur est dérouté par l'interprétation qu'il est obligé de faire. Il est face à un univers soigneusement clos, semble-t-il, depuis de longues années. C'est ce flottement qui intéresse Michel Amelin, ce moment diffus où l'esprit fait défiler toutes les histoires oubliées, toutes les impressions remontant à l'enfance, et surtout toutes ces questions sur le vrai et le faux, la fiction et la non-fiction.

Crimes

L'ensemble de la boîte présente le « avant », la légende raconte le « après ». Ce pourrait être des ex-voto de justice, dans le sens où chaque affaire (the case) est close et le coupable désigné par les preuves disposées dans la boîte. Justice a été rendue. Cette boîte serait ainsi l'œuvre naïve d'une sorte de greffier depuis longtemps disparu. Comme dans un roman policier, la mort y est ici centrale mais domptée par la structure même de la boîte. Par le symbolisme de ses éléments, elle se donne seulement à lire d'une autre façon. Les Boîtes Judiciaires de Michel Amelin utilisent souvent des animaux symbolisant un élément physique ou psychologique du crime (statuettes, squelettes, fourrures, peaux, morceaux ou animaux entiers séchés ou naturalisés).

A voir sur le site de l'auteur :
<http://lesboitesjudiciaires.fr>

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Traversée vent debout, de Jim Nisbet (2010) Rivages-Thriller (trad. C. Richard & E. Chedaille), 2012. Jim Nisbet est d'une folie littéraire enivrante et passionnante. Chacun de ses livres est un petit bijou, certains sont courts et secs, d'autres au long cours comme ce dernier en date qui s'étale sur près de six cents pages, mais dont on se dit que l'auteur aurait pu en faire le double sans en perdre l'intensité. Tout débute par un exercice littéraire de haute volée dans un monde de science-fiction, complètement barré, comme peut l'être parfois ce romancier américain à part. Puis (ne vous laissez pas rebuter par cette « transcription ») vous embarquez pour les dernières heures d'un navire en pleine tempête dont le navigateur est à la fois stoïque et parfaitement allumé. Ensuite, direction San Francisco (une des marques de fabrique de Nisbet, qui y revient inlassablement, scrutant sa ville et son évolution sous toutes les coutures, avec à chaque roman une approche différente, de l'art de se renouveler sans changer de ville) où la sœur du navigateur (un sacré personnage) va être contactée par certaines personnes désirant mettre la main sur son frère qui n'est autre que le navigateur en plein naufrage.... Vous commencez à comprendre ? Ou vous avez du mal ? Qu'importe, vous avez (il est hors de question de ne pas le lire) plus de cinq cents pages pour prendre le temps de plonger dans ce touffu roman qui mêle le noir, le maritime (et ce de manière magistrale), les considérations sur notre rapport à la société... et bien d'autres choses encore. Bref, Jim Nisbet est vraiment un auteur magistral et sa lecture devrait être obligatoire.

Le Sixième homme, de Monica Kristensen. (2008) Gaïa « Polar » (trad. LM Besançon), 2012. Le Svalbard est un archipel norvégien situé au nord du cercle polaire, dans l'océan Glacial arctique. La principale activité économique réside dans l'extraction des mines de charbons autour de Longyearbyen (« seuls les touristes trouvaient amusant qu'on emploie les termes de Grand-Place et centre-ville pour parler de la grosse poignée de bureaux, magasins, cafés et restaurants regroupés là »), où le roman commence en février, au milieu des années 1990, c'est encore la nuit polaire. À la crèche, la petite Ella Olsen disparaît. Dans cette ville où personne ne disparaît (« Personne ne disparaissait au Svalbard. L'hiver, à l'exception du vol quotidien qui reliait l'archipel au continent, ils étaient pour ainsi dire coupés du reste du

monde»), c'est l'émoi. Le père, mineur, était en froid avec sa femme, peut-être est-il venu chercher la petite sans le dire, c'est à souhaiter, plutôt qu'elle ait fugué et soit tombée dans une congère. Entre une police dépassée, des politiques frileux, et de la contrebande, la disparition de la petite va faire éclater ce doux micrososome. *Comme le souligne très bien l'auteur en introduction « Ce livre est un roman policier et non un ouvrage documentaire », et il mêle habilement différentes trames (infidélités, trafics, enquêtes...) dans cet espace polaire jamais (à notre connaissance) exploré dans le polar. L'histoire est bien menée, même si le découpage n'apporte pas grand-chose, les personnages bien travaillés et l'on voit toute la difficulté de la vie en petite communauté. Le rendu de la mine est bien fait, le froid mordant, et cela change des histoires habituelles de commissariat.* (270 p. – 20 €)



La Fille du Hanh Hoa, de Thomas Bronnec. Rivages-Noir, 2012. Saïgon, fin des années 1990. William Benzel, citoyen américain, est retrouvé mort dans un hôtel

minable « Une balle dans la tête. Il était avec une fille qui a pris la fuite. » La police vietnamienne est sur l'affaire et James Beck, le consul américain, aussi. Rapidement, il apparaît que Benzel était un ancien militaire, diagnostiqué syndrome de stress post-traumatique depuis une quinzaine d'années. Beck servait au Vietnam à cette époque aussi. Lorsqu'il en parle à Graham Clopson, revenu au Vietnam pour enquêter sur son frère engagé disparu pendant la guerre, ce dernier est plus que surpris : il avait rendez-vous avec Benzel pour parler de son frère... À la lecture de ce roman, on ne peut que penser que c'est un véritable roman américain... Pourtant écrit par un français ! L'auteur, qui a vécu quelques temps au Vietnam, signe ici un excellent roman noir, au rythme lent, très porté sur la psychologie des personnages et le développement et devenir du Vietnam d'après guerre. Une bien belle découverte. (320 p. – 8,65 €)

Christophe Dupuis

Deux concours de nouvelles imaJn'ère 2013 !!!

À l'occasion d'ImaJn'ère 2013 (qui aura lieu du 6 au 9 juin aux salons Curnonsky à Angers), l'association éditera deux recueils de nouvelles



Le premier **SFFF**, lié à la science-fiction, le fantastique et la fantasy a pour thème : après l'apocalypse. Les nouvelles devront être inédites, libres de droit, et relever des genres liés à la science-fiction, au

fantastique ou à la fantasy (ou de tout mélange s'y rapportant). Une référence ou un clin d'œil aux tapisseries d'Angers *L'Apocalypse* ou *Le Chant du monde* serait un plus mais c'est la qualité du texte qui primera avant tout (écriture, style, originalité...).

Le second **NOIR**, est intimement lié au roman noir et le thème retenu cette année est « Apocalypse sociétale ». Les nouvelles devront être inédites, libres de droit et relever des genres liés au roman noir, policier, énigme, thriller, épouvante (ou de tout mélange s'y rapportant).

Chaque concours possédera son comité de lecture indépendant.

RÈGLEMENT DES CONCOURS

- Les deux concours de nouvelles sont totalement gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate. Le règlement complet du concours est consultable sur www.phenomenej.fr

- Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant et la taille du texte ne devra pas excéder 25.000 signes.

- Format des textes : police classique, corps 12, interligne 1.5, paginé.

- Les participants ont jusqu'au 21/12/12 inclus (date de la fin du monde au-delà de laquelle il ne sera plus possible d'envoyer quoi que ce soit) pour transmettre leur participation. Cet envoi se fera exclusivement par courriel au format .doc à l'adresse suivante : imajnere@phenomenej.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2013 + SFFF ou Noir + titre de la nouvelle).

- Un jury (dont les décisions impitoyables seront sans appel) sélectionnera les textes gagnants pour publication dans les anthologies à paraître pour imaJn'ère 2013 qui se déroulera à Angers du 6 au 9 juin 2013.

Suite de la page 1

fameux « nouveaux vikings », ces financiers véreux qui ont fait fortune puis plongé l'Islande tout entière dans la ruine. Cela l'enchantait d'autant moins qu'au moment où on l'appelle il a découvert dans la petite ville où il est correspondant le corps d'une jeune femme sourde, employée de la poste, qui a été étranglée, et il aimerait suivre l'affaire. Quand quelques jours après son interview, la fille d'Olver est enlevée, le journal du soir se trouve en première ligne pour traiter l'information.

Arni Thorarinsson s'améliore donc de roman en roman. Il montre, une fois de plus, que c'est souvent le roman noir qui s'attelle à décrire (et pas dénoncer) les dysfonctionnements de notre société. Superbes intrigues croisées, épaisseur des personnages, réelle compassion et empathie pour ceux qui souffrent, sans jamais tomber dans le pathos. Écriture fluide et humour tendre. Que demander de plus ? En plus, on a la peinture d'une société islandaise complètement perdue, déboussolée par le cynisme des banquiers et autres traders qui ont amassé des fortunes,

mis le pays à genou, et s'en sortent indemnes, quand toute la population paie les pots cassés.

Une



impression d'impunité et d'injustice qui corrompt toute la société, fait tomber les barrières morales, laisse à penser que tout est bon pour s'en sortir, et détruit, peu à peu, la solidarité qui cimentait le peuple islandais. D'où la dégradation du lien social, et la disparition d'une idée très islandaise (d'après l'auteur) qu'un Islandais en vaut bien un autre, qu'aucun n'est au dessus ou au dessous... Résultat : un très beau roman noir, amer, tendre et indispensable en ces temps de crise. Un roman qu'on lit un sourire mélancolique aux lèvres, et la rage au cœur, comme Einar.

Don Winslow / Cool (Kings of cool, 2012), Seuil (2012), traduit de l'américain par Freddy Michalski.

Arni Thorarinsson / L'ange du matin (Morgunengill, 2010), Métailié (2012), traduit de l'islandais par Éric Boury.

Jean-Marc Laherrère

LE BOUQUINISTE A LU

Sherlock et le serpent reviennent du Congo...

Tais-toi et meurs, d'Alain Mabanckou (La Branche, « Vendredi 13 »). Alain Mabanckou est une bête littéraire. Issu de la formation scolaire congolaise, il arrive en France pour passer un DEA de droit et entame une carrière dans une grosse compagnie internationale. Mais Alain écrit. Et bien ! Poésie, essais, romans se succèdent et rencontrent un succès mérité. Prof de français à l'UCLA, il vient de nous faire dans la fameuse collection « Vendredi 13 » de chez ELB (Éditions de La Branche) un petit bijou. Et pourtant il passait derrière du beau monde : de Bordage à Laclavetine en passant par Pouy, Quint et quelques autres tout aussi talentueux. Allons-y tout net, j'y suis allé sans enthousiasme car après tout ce beau monde ça n'allait pas être simple. Eh bien si. Presque trop simple même. J'ai passé ma nuit à Château-Rouge, un quartier de Paris bien connu pour sa population, restauration, coiffeurs et autres commerces d'Afrique noire.

L'immersion dans ce milieu bigarré est totale et quasi-ethnographique. Tout le monde en prend pour son grade. De la gentille ethnologue qui explique l'Afrique aux Africains et qui finit au lit dans des bras noirs, aux mœurs de frime (les sapeurs), d'épate des seigneurs du milieu qui se pavanent dans de superbes costumes aux couleurs criardes avec des chaussures de marque en crocodile. Beaucoup de tendresse aussi avec des personnages attachants malgré leurs travers parfois répulsifs. Comme à l'habitude, tout est une question de pouvoirs, mais les codes sont très différents et les conséquences alternatives par rapport aux classiques du genre. José Montfort (né Julien Makambo) arrive en France directement de Pointe Noire. Accueilli par Pedro, l'un des seigneurs du milieu congolais, il va devenir son homme de confiance. Suffisamment pour finir en prison d'où il raconte son histoire : le roman. C'est tellement bien fait que j'ai fini par croire à une autobiographie (pardon Alain...). Tous les personnages, y compris (surtout ?) les secondaires, sont montés à la charpente de la réalité. J'ai eu l'impression de devenir congolais, de tout savoir de ce que vivent ces expatriés. C'est un grand roman à l'énigme ténébreuse avec un décor tout à fait « étranger ».

Requiem pour Mona, de Catherine Diran (La Tengo "Mona Cabriole"). Revoilà, notre Mona

Cabriole jeune et jolie journaliste de Paris News et grande spécialiste de rock. Obligée par son rédacteur en chef de rédiger un article sur les hammams classieux du XVI^e arrondissement, elle y découvre le cadavre d'une splendide libanaise tuée d'une balle dans le sexe. Épouse d'un ponte affairiste du Liban, bien entendu, les enquêtes s'orientent sur la piste politique. Mona va un peu plus loin et entre dans le monde du show-biz tape-à-l'œil et prétentieux, ses travers et ses mesquineries. Elle entre aussi dans la maison de la radio dont elle va découvrir les coulisses et pleurer sur la 9^e de Beethoven (avec étonnement ?). Elle rencontrera un jeune homme de seize ans, directement impliqué dans l'affaire, avec lequel elle vivra un étonnant moment. Beaucoup d'amertume pour cet épisode de la jolie Mona, parfaitement maîtrisé par Catherine Diran que l'on connaît comme auteur-compositeur interprète et écrivain dont nous gardons le bon souvenir de Kill parade et J'aime pas les actrices.



**POLAR, SCIENCE-FICTION,
BD, COMICS AMERICAINS,
JEUX DE RÔLES**

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

La Maison de soie, d'Anthony Horowitz (Calmann-Lévy). Anthony Horowitz est l'auteur de Percy Jackson, une version revisitée de la mythologie qui confronte un adolescent demi-dieu à des problématiques d'aujourd'hui et a pour particularité de frôler le polar fantastique. De là à s'attaquer à une autre figure, de la mythologie, policière celle-là...

Grand fan de Sherlock Holmes, je suis toujours inquiet quand je tombe dans le piège du pastiche. Amusée par Meyers (La Solution à 7% où Holmes fait la connaissance de Freud), horrifié par Dibdin (L'Ultime défi à la poursuite de Jack l'Éventreur), j'ouvrais La Maison de soie avec appréhension. Le décor se met en place avec intelligence et nous retrouvons avec plaisir

Holmes, Watson, Madame Hudson et l'ineffable Lestrade qui dans cet épisode remontera dans mon estime. L'enquête démarre de manière classique, laissant Holmes face à des gangsters américains quand un coup de théâtre inhabituel perturbe le déroulé classique de l'investigation. Une enquête que l'on pensait secondaire a des conséquences dramatiques laissant notre génie dans une situation déroutante. Holmes aura besoin de tous ses moyens pour dérouler une solution double dont la thématique reste dans l'air de notre temps. Horowitz nous endort à petites touches confortables avant de nous précipiter dans un dédale dont on ne sort pas indemne. Les descriptions de Londres sont justes et touchent nos esprits modernes par des images fortes et efficaces.

Littérature jeunesse et polar.

Spiral de Paul Halter chez Rageot collection Thriller. La maison d'édition Rageot spécialisée dans la littérature jeunesse lance une collection Thriller avec pour cible la jeune adolescence et fait appel à l'élite de la maison noire et celle de la SF, fantastique : Marin Ledun, Johan Eliott (que je « hais » toujours pour des raisons privées...), Fabien Clavel (que j'adore toujours... pour les mêmes raisons!)... Je me lançais donc à corps perdu dans l'œuvre de Paul Halter, fleuron des éditions du Masque, spécialiste du meurtre en chambre close.

Les personnages principaux de ce roman sont Mélanie et son compagnon Quentin (« My love ») adolescents d'une seizaine d'années. Mélanie retourne avec appréhension chez son oncle qui possède un ancien hôtel dans la pampa bretonne, une région où sévit actuellement un tueur en série de jeunes femmes. L'oncle demande à sa nièce de jouer le rôle de femme de chambre lors de l'arrivée de visiteurs TRES typés : une voyante, une pianiste acariâtre sur le retour, un médecin étrange, un militaire peu guindé et un aventurier séducteur. Nous suivons toute la progression de l'intrigue par la correspondance de Mélanie, qui n'a pas de réseau téléphonique disponible et en profite pour découvrir le plaisir du courrier. Et il y a un meurtre. En fait non... En fait si !

L'intrigue à double clé se déroule sans anicroche se densifiant au fil des pages avec la maîtrise d'un professionnel du roman policier à clé, jusqu'à la révélation finale ponctuée de quelques très beaux coups de théâtre.

Mélanie est-elle vraiment qui elle dit être ?

Jean-Hugues Villacampa

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Une petite ville sans histoire, de Greg Iles (Points « Thriller »). La découverte du cadavre noyé de la plus populaire élève du lycée St Stephen's jette la consternation parmi la population de Natchez (Mississippi). Le choc est rude pour cette petite communauté sans histoires mais ce n'est rien en comparaison de la bombe qui va rapidement exploser : le bon vieux docteur Drew Elliott, figure locale estimée de tous, était l'amant assidu de la jeune victime, mineure et de surcroît enceinte. Il n'en fallait pas plus pour le livrer à la vindicte populaire et le transformer en coupable. Il ne reste plus que son ami d'enfance, Penn Cage, narrateur de cette histoire, pour le défendre. Procureur à la retraite, Penn remue ciel et terre pour disculper le toubib, et son enquête permet de découvrir de sordides histoires



et de sombres secrets. Sous couvert de cette intrigue criminelle ménageant suspense et rebondissements, Greg Iles s'attache à décortiquer les travers d'une communauté qu'il connaît bien puisqu'il habite à Natchez. Les magouilles politiques sur fond de racisme, la difficile intégration de la communauté noire dans une petite ville du sud des États-Unis, le puritanisme omniprésent, la violence : autant de thèmes puissants traités avec réussite par Greg Iles. Une réussite ! (610 p. – 8.50 €)

Les Morsures du passé, de Lisa Gardner (Albin Michel « Spécial suspense »)

Le massacre des cinq membres d'une honorable famille de Boston ressemblait fort à un quadruple meurtre suivi d'un suicide, sauf qu'une sixième assiette trônait sur la table dressée et semait le doute. Sauf qu'un des enfants, adopté par le couple, souffrait de sévères troubles psychologiques et neurologiques. Les investigations de l'enquêtrice D. D. Warren l'amènent à rencontrer Danielle, elle même rescapée d'un massacre similaire, et infirmière dans un service de pédopsychiatrie pour enfants très perturbés. Sur le thème très angoissant des enfants psychotiques, Lisa Gardner a construit une brillante intrigue criminelle. (20.90 €)

Jean-Paul Guéry

Un ange passe à Memphis, de Marc Villard. Rivages-Noir N°872.

(Inédit). Marc Villard est l'un des tout meilleurs nouvellistes français (avec Frédéric H. Fajardie, champion hors catégorie du texte ultra-court) et ce recueil de six nouvelles comblera ses nombreux inconditionnels. On y retrouve les thèmes de prédilection de l'auteur : le quartier de Barbès et sa faune interlope, la came, les flics borderline, le tout

imprégné de jazz. À noter une très longue nouvelle qui donne son titre au recueil située aux États-Unis en 1968 à la veille de l'assassinat du Pasteur Martin Luther King. Marc Villard y raconte la préparation du meurtre par un agent du FBI et son dénouement quelques années plus tard lorsqu'un journaliste s'intéresse de près à un scandale immobilier ayant vidé de ses habitants plusieurs petits villages du Dakota du Nord. (302 p. – 9.15 €)

Sale temps pour le pays, de Michaël Mention. Rivages-Noir N°882.

(Inédit). 1976. L'Angleterre est secouée par une vague de crimes au modus operandi identique que la presse attribue à l'Éventreur du Yorkshire. L'enquête est supervisée par l'inspecteur Georges Knox, un bon flic, très perturbé par le cancer de son épouse, mais elle se heurte à l'inertie voire l'incompétence des différents services concernés. Au delà de l'intrigue, ce roman nous ramène (enfin pour les plus anciens d'entre nous) dans l'Angleterre des seventies, rongée par une crise économique dure, et plombée par la montée en puissance de l'extrême droite et l'avènement d'un libéralisme ravageur incarné par une femme à poigne : Margaret Thatcher. Sur le thème très anglais du tueur en série de prostituées, le romancier français Michaël Mention livre un roman noir de très bonne facture. (268 p. – 8.15 €)

Savages, de Don Winslow. Livre de Poche N°32693.

Grâce à Christophe Dupuis et sa chronique plus que flatteuse dans la Tête en



Noir N°150, tous les amateurs de polars connaissent **Savages** de Don Winslow. Depuis quelques semaines et grâce à l'adaptation cinématographique d'Oliver Stone, le grand public connaît l'histoire de ce trio de botanistes californiens dealers de cannabis cultivé hors sol, confronté à un cartel mexicain qui veut faire main basse sur ce florissant business. Quelle que soit la valeur de cette adaptation, rien ne vaut le texte initial et la réédition de ce chef

d'œuvre d'action et d'humour au Livre de Poche vous permettra de passer un bon moment à petit prix. (400 p. – 7.10 €)

Les Lieux infidèles, de Tana French (Points « Thriller » N°2745).

Un bon polar c'est d'abord une bonne histoire avec un sujet qui vous accroche dès les premières pages. Exactement le sentiment que j'ai eu en commençant cette histoire d'un petit gars de dix-neuf ans, Francis, habitant un quartier populaire de Dublin, qui attend en vain toute la nuit sa petite amie Rosie avec qui il doit fuguer vers l'Angleterre. Désespéré, il part seul. Vingt-deux ans plus tard, alors qu'il est devenu flic et qu'il a coupé les ponts avec les siens, sa famille le supplie de revenir car en démolissant un vieux squat de son ancien quartier, des ouvriers ont découvert la valise de Rosie avec les billets du Ferry. En revenant sur les lieux de sa jeunesse et en retrouvant sa famille, Francis redécouvre l'univers misérable de son enfance avec son lot de chômage, de violence et d'alcool : tout ce qu'il avait voulu oublier en fuguant de chez lui ! Pour enquêter efficacement, il est contraint de renouer des liens avec ses parents et ses frères et sœurs, et au fur à mesure de ses investigations, il va découvrir que sa famille ne l'avait pas vraiment oublié. Enquête policière à rebondissement avec en filigrane une belle histoire d'amour morte avant d'avoir vraiment existé, ce roman rappelle qu'il est souvent difficile d'échapper totalement à son passé et surtout à son enfance... (500 p. – 7.80 €)

Jean-Paul GUERY

Atom[ka], de Franck Thilliez (Fleuve Noir « Thriller »). Amants et collègues au 36 quai des Orfèvres, Lucie Henebelle et Franck Sharko sont confrontés au cadavre d'un journaliste retrouvé enfermé dans son congélateur. En remontant la piste de l'enquête menée par la victime, les deux policiers repèrent une ancienne série de meurtres non élucidée et constatent les séquelles toujours vives de l'explosion de Tchernobyl. Jeune prodige du thriller à la française version grand effroi, Franck Thilliez se montre plus impressionnant à chaque nouveau roman. Sa maîtrise du suspense et son sens inné de la dramatique en font l'un des plus grands maîtres du genre. Chapeau bas ! (21.90 €)



Mortels regards, de Michael Koryta (Calmann-Lévy « Robert Pépin présente »). Depuis une terrible bataille dans la Marne en 1918, le soldat Arlen Wagner est capable de discerner les prémices de la mort dans les yeux des gens qu'il côtoie. En 1935, peinant à s'insérer dans la société américaine de l'après-crise, il se dirige vers un camp de travail pour vétérans en compagnie d'un jeune homme. Contraints de s'arrêter dans un hôtel complètement isolé sur la côte marécageuse de Floride, ils sont malgré eux mêlés à une sombre affaire impliquant les autorités locales corrompues. Baignant dans une atmosphère lourde et oppressante, ce roman noir discrètement teinté de fantastique est une réussite. (22.50 €)

La Ville des serpents d'eau, de Brigitte Aubert. (Le Seuil « Policiers ») Enlevée à l'âge de six ans par un prédateur sexuel de la pire espèce et retenue prisonnière pendant treize ans, Susan parvient à faire évader Amy, sa petite fille née en captivité. Recueillie par un

clochard noir attardé, Amy essaie désespérément de transmettre un message écrit par sa mère tandis que Limonta, un ex-flic new-yorkais, alcoolique et tourmenté, reprend l'enquête sur des disparitions non résolues d'enfants du coin. Brigitte Aubert nous livre ici l'un de ses meilleurs thrillers à l'américaine construit autour d'une intrigue bien conçue qui vous prend de suite aux tripes pour ne plus vous lâcher. (19.50 €)

LA VACHE QUI LIT.

Le n° 131 du fanzine **La Vache qui lit** d'Octobre 2012 rend un sympathique hommage à la Tête en Noir et propose une belle sélection de romans noirs à lire, sans chercher à présenter uniquement des nouveautés. A noter la présence d'une critique négative argumentée, une première que le redac' chef Serge Vacher propose de poursuivre sous le titre « Pas Glop » 10 euros/an à La Vache qui Lit - 8, rue Galliéni - 87100 LIMOGES.



Le Prix Polar Michel Lebrun 2012, soutenu par la 25e Heure du Livre, est allé, pour sa 27e édition, au roman *Le Bloc* de Jérôme Leroy paru à la Série Noire (Gallimard).

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Tel 02.41.21.14.60

www.sadel.fr

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Karim MISKÉ : Arab Jazz (Viviane Hamy « Chemins nocturnes »)

À quoi servent les prix littéraires ? À reconnaître la valeur littéraire d'un roman et celle de son auteur. Sans l'obtention du Grand Prix de Littérature Policière 2012, je ne suis pas sûr que je me serais penché sur cet ouvrage. Et c'eut été dommage.

Dès les premières pages de ce roman, je me suis senti, comme Alice, aspiré par une force qui propulse de l'autre côté du conscient et projette l'esprit dans un vide abyssal tapissé de livres. Ploc, ploc, ploc... Ahmed Taroudant qui rêve sur le balcon de son petit appartement du 19^e arrondissement parisien effectue subitement un retour à la réalité. Il pleut. Ploc !, mais force lui est de constater qu'il ne s'agit pas d'eau mais de sang. Levant les yeux Ahmed découvre un pied puis un corps. Celui de Laura, sa voisine du dessus. Il n'a pas besoin d'utiliser la clé que la jeune femme lui avait confiée pour soigner ses plantes lors de ses absences car la porte est entrouverte. Ahmed est un grand lecteur de romans policiers. Il achète ses bouquins au kilo chez Monsieur Paul, un bouquiniste arménien du quartier. Une fois lus, il empile les romans contre les murs de son studio. Il a calculé, le poids est évalué à deux tonnes cinq. Tout ça pour dire qu'Ahmed sait ce qu'il faut faire : se déplacer jusqu'au corps sans laisser d'empreintes. À peine redescendu chez lui, les policiers, représentés par Rachel Kupferstein, une rousse flamboyante, et Jean Hamelot, un brun ténébreux, se pointent chez Laura, accompagnés de membres de la Scientifique. Un appel anonyme les a prévenus de ce meurtre et du cadavre en exposition. Une sorte de mise en scène macabre les interloque : un rôti de porc cru trône sur la table et les fleurs des trois orchidées décapitées sont disposées en triangle sur la cuvette des W.C. Ahmed se sent redevable envers Laura qu'il soupçonnait de l'aimer sans oser se déclarer. Alors, il décide de retrouver son meurtrier, concomitamment à l'enquête des deux policiers. Grâce à la bignole de l'immeuble, les deux policiers peuvent baliser leurs recherches. Laura, outre Ahmed, avait trois amies : Bintou, Aïcha et Rebecca. Or Rebecca a disparu d'un seul coup, comme ça sans prévenir. Le patron d'un kebab que Jean fréquente régulièrement lui apprend qu'une nouvelle substance circule dans le quartier, des pilules qui ressemblent à de l'ecstasy mais en beaucoup plus fort. Bintou et Aïcha sont elles aussi des fidèles du kebab et une rencontre improvisée

permet aux deux policiers d'apprendre de la part des deux jeunes filles que les parents de Laura sont Témoins de Jéhovah et qu'ils habitent à Niort. D'ailleurs Laura avait claqué la porte de chez elle à sa majorité. Elles parlent aussi de garçons trop religieux, que Jean connaît plus ou moins. Moktar, un salafiste, et ses frères Alpha et Mourad, ainsi que Ruben, un hassid... Tous quatre s'étaient constitués en groupe de rap, les 75-Zorro-19. Si Moktar, Mourad et Alpha fréquentent régulièrement une salle de prière salafiste, Ruben quant à lui appartient à une nouvelle mouvance hassidique, groupe formé par des Juifs de Tiznit au Maroc, dissident d'un mouvement d'origine biélorusse et qui se sont donné leur propre chef religieux messianique à Brooklyn.

Ce roman dégage une ambiance personnelle proche de celles de Simenon, une journée étrange comme en apesanteur... et de Fred Vargas, sans que l'on puisse parler de véritable influence. Les personnages ne se fondent pas dans un moule, mais sont tous comme des modèles uniques. Ahmed par exemple, lecteur vorace, est en arrête-maladie depuis cinq ans et perçoit l'Allocation Adulte Handicapé depuis plus de trois ans. Il est atteint de dépression chronique depuis que veilleur de nuit dans un magasin de meubles il a été le témoin d'un meurtre. Il a même séjourné dans un hôpital psychiatrique où il a retrouvé l'un des habitants du quartier. Le commissaire Mercator, afin de mieux se concentrer sur les rapports oraux de ses adjoints, dessine sur du papier qu'il achète sur ses propres deniers des ronds, un cercle par feuille, toujours centré et de la même taille, à main levée. Seuls les policiers du 18^e ne dérogent pas vraiment à l'idée que l'on se fait des brebis galeuses. Quant aux autres protagonistes, ils sont aussi à découvrir. Une communauté qui en englobe plusieurs, où Arabes Islamistes et Juifs vivent en bonne intelligence, jusqu'à un certain point. Car il est bien connu que si l'on ne veut pas se fâcher avec sa famille et ses amis il vaut mieux éviter de parler politique et religion. Et l'on s'aperçoit que les convictions religieuses affichées ne sont parfois que des façades qui permettent d'obtenir un statut et de jouer un rôle prépondérant dans la société. (304 pages. 18 €)

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Deux dans Berlin, de Richard Birkefeld & Göran Hachmeister. Le Masque

Hiver 1944. Haas est enfin parvenu à rejoindre Berlin. À Buchenwald il avait voulu rester en vie pour les siens : sa femme et son fils désormais enterrés dans le grand cimetière de la capitale, morts sur dénonciation de ses voisins de palier. Maintenant Haas est bien décidé à se venger. Il est devenu une bombe à retardement.

Au même moment le stürmbannführer Kalterer, membre des services de renseignements de la SS, ancien officier de la police criminelle d'État, quitte l'hôpital militaire et rejoint son ancien service avec pour mission d'enquêter sur le meurtre d'un certain Karasek, dignitaire nazi. Il s'installe dans un bureau innommable car le pilonnage de la ville par l'aviation alliée réduit chaque jour le nombre de bâtiments disponibles. Son travail s'annonce très difficile. Dans une ville désorganisée par la guerre où l'on circule entre des montagnes de gravats, comment faire ? D'autant qu'un nouveau crime lui est annoncé : un dénommé Stankovski est mort étouffé. C'était un brave homme, ami de Karasek. Celui-ci avait eu pour fiancée Frau Frick sa voisine. La voilà assassinée elle aussi. Kalterer commence à comprendre : les rapports concernant les résidents d'un même immeuble laissent penser à une vengeance pour raisons politiques. Il interroge un autre résident, G. Buchald et apprend comment Haas a été arrêté en février 1943. Haas serait donc ce criminel malin ? Kalterer, tenace, suit cette piste et devient convaincu que Haas n'a pas tué Karasek, qui était un affairiste notoire de mèche avec un haut dignitaire nazi qu'il vaut mieux éviter de dénoncer. Dans la débandade générale du printemps 1945 qui sauvera sa peau ?

Le lecteur se demande comment qualifier cet extraordinaire roman. Est-ce une peinture dramatique des derniers jours du Reich tels qu'ils auraient pu être racontés par des témoins oculaires ou est-ce un roman policier sur fond de guerre ? On ne peut trancher tant l'arrière-plan historique reste important. Birkefeld et Hachmeister sont deux historiens spécialistes de cette période. Aussi, la description de la vie quotidienne de Berlin aux trois quarts détruite est hallucinante de vérité. Haas survit difficilement en se cachant dans une cabane de jardin; il parcourt la ville transformée en tas de cendres et de ruines. Il est mu par une détermination sans faille et son intrépidité est époustouflante car il lui faut se terrer pendant les bombardements,



puis retrouver son chemin. On croirait lire un reportage sur une guerre d'aujourd'hui (songez à la Syrie). Les auteurs nous font aussi pénétrer dans les arcanes de la police de l'époque où les intrigues et les trahisons se multiplient.

Néanmoins, ce livre reste un vrai polar comme les aiment les amateurs du genre. On voit alterner les chapitres consacrés aux deux héros. Le premier, Haas, est revenu de l'enfer pour tenter de comprendre et châtier les responsables de la mort de ceux qu'il a aimés. Le Berlin qu'il découvre est devenu une autre sorte d'enfer. Et il se débrouille comme il peut, aidé par une femme au grand cœur. Le second, Kalterer, est tout aussi déterminé, mais les obstacles rencontrés ne viennent pas tant des aléas de la guerre que de son propre service. À la toute fin du livre on découvre un Kalterer, écœuré par les trahisons et les lâchetés de ses supérieurs, partir à la recherche d'une bonne assurance-vie.

Les auteurs ont réussi un tour de force : faire revivre une époque terrible à travers deux personnages exceptionnels sans pour cela négliger une intrigue policière attachante.

Le livre a été couronné en Allemagne par deux prix du roman policier.

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean-Hugues VILLACAMPA (2008)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

Tirage : 700 ex.

N°159 - Nov. / Déc. 2012

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58